

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Œuvres morales et mêlées de Sénèque, Trésor de philosophie morale](#)[Collection](#)**1606 - Œuvres morales et mêlées de Sénèque, Trésor de philosophie morale - Jean Arnaud**[Item](#)**1606 - Jean Arnaud - Œuvres morales et mêlées de Sénèque, Trésor de philosophie morale - BM Marseille**

1606 - Jean Arnaud - Œuvres morales et mêlées de Sénèque, Trésor de philosophie morale - BM Marseille

Auteurs : Goulart, Simon

Description matérielle de l'exemplaire

Format8°

Pages de l'exemplaire

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

33 Fichier(s)

Généralités sur l'exemplaire

Référence ThRenThRen_1443

Titre longLES // ŒVVRES // MORALES // ET MESLEES // DE SENEQVE. // Traduites de Latin en François, par SIMON // GOVLART SENLISIEN. // PREMIER VOLUME. // A chascun des Traitez [sic], outre les Prefaces generales, sont // adioustez amples Sommaires & Annotations conti- // nuelles. Item LA VIE de Senecque à la fin du troi- // siesme volume. // INDICE des Autheurs, Apophthegmes, Similitudes, // Paradoxes, Histoires & discours memorables contenus // en Senecque, & des fragments des Stoiques. // QVATRIESME EDITION. // [Marque typographique] // POVR IEAN ARNAVD. // [-] // M. D. C. V. I. Imprimeur(s)-libraire(s)Arnaud, Jean
Date1606

Identification de l'exemplaire

Lieu de conservation et coteMarseille (Fr), Bibliothèques de Marseille, Alcazar-Magasin fonds patrimoniaux, 77495

Lien vers la notice du catalogue de l'institution de conservation[Bibliothèques de Marseille](#)

Sources de la numérisationPhotographies de travail, Anne Réach-Ngô

Type de numérisationNumérisation partielle

Marques d'appropriation

Présence d'annotations manuscritesL'exemplaire ne comprend pas d'annotations manuscrites.

Indications sur la notice

Contributeur

- Réach-Ngô, Anne
- Vervent-Giraud, Sylvie (révision)

Droits

- Image(s) : © Bibliothèque de Marseille. Fonds Patrimoniaux
- Notice : Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Citer cette page

Goulart, Simon, 1606 - Jean Arnaud - Œuvres morales et mêlées de Sénèque, Trésor de philosophie morale - BM Marseille, 1606

Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 27/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/ThresorsRenaissance/items/show/1443>

Copier

Notice créée par [Anne Réach-Ngô](#) Notice créée le 27/06/2018 Dernière modification le 10/10/2024

LES
CE V V R E S
M O R A L E S
E T M E S L E E S
DE SENEQUE

Traduites de Latin en François, par SIMON
GOVLART SENEISIEN.

PREMIER VOLUME. 77495

Chacun des Traitez, outre les Prefaces generales, sont
adioustez amplex Sommaires & Annotations conti-
nuelles. Item LA VIE de Senecque à la fin du troi-
esme volume.

INDEX des Auteurs, Apophthegmes, Similitudes,
Paradoxes, Histoires & discours memorables contenus
en Senecque, & es fragmens des Stoiques.

QUATRIESME EDITION.



ie, q
quand vo
l'ai essayé
Philosoph
plus

POUR IEAN ARNAVD.

M. D. C. V. L.





A V LECTEUR.

S. G. S.



E S T E Edition de Senec-
que contient ce qui vous a e-
sté offert en la precedente,
c'est assavoir à la fin des
Questions Naturelles, com-
prinſes au troiſieſme volu-
me, pluſieurs Fragmens, par
moy recueillis des anciens Autheurs: Item vn am-
ple diſcours ſur la doctrine des Stoiques, lequel
comprend diuerſes remarques & annotations ſur
leur Philoſophie Rationelle, Morale & Naturelle:
notamment de Senecque. I'ai eu eſgard en tout ce-
la à voſtre contentement: & combien que ie n'i-
gnore point qu'en autres eſcrits vous ne puiſſiez
rencontrer plus ſolide inſtruction qu'en ceux-ci,
i'ai penſé neantmoins que ceſte docte & ancien-
ne diuerſité ne vous ſeroit deſagreceable. Bien ſçay-
ie, qu'elle ne vous preiudiciera poinct, ſur tout
quand vous aurez prins loisir de conſiderer ce qui
i'ai eſſayé de marquer ſur les Dogmes de ces anciens
Philoſophes. I'auois il y a long temps entendu que
pluſieurs François dedans le Royaume & dehors,
ont traouillé ſur Senecque. I'en pourrois nommer

aucuns qui ont de l'entendement pour faire quel-
que chose d'exquis: mais afin de n'offenser ceux que
ie ne conoi point, & pour ne toucher à certains que
ie pense conoistre, & les mœurs desquels ont esté
totalement contraires à la science & conscience
des Stoiques, ie ne nommerai pas ceux que ie co-
noy. C'est vn champ spacieux que le desir de seruir
au public, en fait de liures. Si quelqu'un ci apres
fait plus d'honneur à Senecque que moy, ie l'en
honorerai en ma pensée, voire l'en remercierai, si
i'ose esperer qu'il y prene plaisir. Entre tant de
beaux esprits que la France a esleuez, s'il s'en fust
trouué vn qui m'eust deuancé en l'edition de l'œu-
re entier, en lieu de paroistre apres lui i'eusse vo-
lontiers supprimé ceste miene version: mais apres
longue attente, mesmes depuis la premiere Edition
publiee il y a pres de huiet ans, & ne voyant aucun
qui me donnast occasiō de leuer la main, i'ai repo-
li ce tableau, que ceste impression vous offre; en
laquelle ie vise à ce but d'adoucir & moderer les
esprits bouillants de plusieurs en nostre nation,
d'acourager les personnes vertueuses à la pratique
de maints beaux enseignemēs cōtenus en ce thre-
sor, & mōstrer à ceux qui n'ōt pas perdu toute hō-
te, combien nous sera cher vendue la profession
du beau nom de Chrestien que nous portons, s'il
nous est reproché deuant ce Throne redoutable, ir-
reprochable, & ineuitable du Iuge Souuerain que
les Payens ayent condamné nostre vie & nostre
mort par la leur enuirōnee de mille beaux auertis-
semens, lesquels corrigez, par la sainte Philoso-
phie peuent seruir à ceux qui les empoignent de
la main

la main droite.
Senecque recue-
tres, qui monst-
plusieurs beaux
nage, tant estim-
Petrarque en q-
nul des Grecs n-
gard de la philo-
que Senecque
de la superstitio-
sophie des mœ-
prouidence, de
ne du monde,
les questions
Orientale, des
tel orateur que
te que plusieurs
bliees. Il se trou-
ques des Acad-
manuscripts d-
miere, que ie
ceux-ci: de l'ho-
les, des causes,
me estre ceux
les declamati-
Empereurs. O-
crire par abbre-
rāt son bānisse-
ie consens à l-
vn autre Sen-
apres: comb-
Stoique celle

la main droite. l'ay adiousté quelques fragmens de Senecque recueillis de Tertullian, Lactance & autres, qui monstrent que le temps nous a priuez de plusieurs beaux liures escrits par ce grand personnage, tant estimé de Plutarque, s'il en faut croire Petrarque en quelque endroit, qu'il a confessé que nul des Grecs n'est comparable à Senecque à l'égard de la philosophie morale. Il se trouue es anciens que Senecque auoit escrit des liures où il traitoit de la superstition, des choses fortuites, de la philosophie des mœurs exactement, du mariage, de la prouidence, de la mort auât le temps, de la fortune du monde, plusieurs liures de Physique outre les questions Naturelles, de la situation de l'Inde Orientale, des ceremonies Egyptiennes. Estant vn tel orateur que les historiens auouent, il n'y a doute que plusieurs harangues n'ayent esté par lui publiées. Il se trouue encore aujourd'hui es bibliothèques des Academies d'Angleterre plusieurs liures manuscrits de Senecque, non encores mis en lumiere, que ie sache. Entre autres, ie marquerai ceux-ci: de l'honneste pauvreté, des sciences liberales, des causes, de l'institution des mœurs, que i'estime estre ceux où il traite la philosophie morale, les declamations, les ieux sceniques, les vies des Empereurs. On parle de ses Notes ou maniere d'ecrire par abbreviatures, & de ses epigrammes faits durant son bannissemēt. Quāt aux tragedies imprimees, ie consens à l'auis de ceux qui estiment que ce soit vn autre Senecque, qui est venu assez long temps apres: combien que Quintilian attribue à nostre Stoique celle de Medee, dont ie me rapporte aux

cēseurs. Quant aux liures que i'ay traduits, i'ai bien
senti en plusieurs endroits que Senecque auoit
passé par impiteuses & barbaresques mains. Vn au-
tre descouurira les playes & y appliquera (s'il peut)
quelque remede. Je ne dirai rien de mon labeur:
puis qu'il est publié, le iugement en appartient à qui
bon semblera d'en prononcer. Les auis sont
diuers touchant les temps esquels Senecque a
escriit ses traitez. Presques tous consentent que les
lettres à Lucilius dressees durant le cours d'une an-
nee & demie, ou de deux au plus, & les Questions
Naturelles, sont les dernieres pieces de sa façon:
aussi les ai- ie donnees au milieu & à la fin. Mais
quant aux pieces du premier volume, ie confesse
n'auoir pas si subtilement recherché les choses: & ie
pense bien que les traitez consolatoires ont prece-
dé les autres liures. Mais n'importe qui va deuant
ou derriere, pourueu que le lecteur, qui aura enuie
de profiter, choisisse ce qui sera plus à son goult, a-
fin d'en tirer nourriture pour son esprit. Vn grand
personnage du vieil temps a estimé que Senecque
auoit esté Chretien, sous ombre de quelques lettres
supposees, & qui ne couuienēt nullemēt ni à ce Philo-
sophe ni à celui duquel on a publié les responses. Je
n'ai voulu les presenter en veüe, estimant tels es-
crits indignes de voir le iour, pour ce qu'elles n'ont
rapport quelconque à la dignité des personnes, ni
à la verité. Tout ce que ie pourroy dire d'auantage
au regard de Senecque, estant marqué par le menu
ci apres es sommaires generaux & particuliers des
liures, & es annotations sur les chapitres d'iceux, il
n'est

il n'est beso
Iouissez, Le
chez aura
que ie
& h

il n'est besoin d'alonger ce mien auertissement.
Iouissez, Lecteur, du fruit de mes peines, & me sa-
chez autant de gré de ma sincere affection,
que ie vous souhaite de santé pour bien
& heureusement viure. De Saint
Geruais ce premier de Ian-
uier, l'an mil Six
cens &
six.

¶ iij

LE



LE CONTENV
AV PREMIER VO-
LUME DES OEUVRES
MORALES ET MESLEES
DE SENEQUE.

1.	S EPT livres, traitans des biens faicts.	
	{ Premier,	pages.
	{ Deuxiesme,	22.
	{ Troisieme,	48.
	Le { Quatrieme,	75.
	{ Cinquiesme,	98.
	{ Sixiesme,	124.
	{ Septiesme,	116.
2.	Discours de la Prouidence de Dieu: où, Pour- quoy les gens de biens sont affligez, puis qu'il y a une diuine Prouidence qui gouuerne le monde.	185.
3.	Extrait, ou brief Recueil des sentences de Senec- que, contre la Pauvreté.	206.
4.	Discours, en forme de deuis entre le Sens & la Raison, touchant diuers accidens de ceste vie.	210.
5.	Trois livres contre la Cholere, & du moyen de la refrener.	223.
	{ Premier,	223.
	Le { Deuxiesme,	246.
	{ Troisieme.	249.
6.	Deux livres de la Clemence.	323.

- Le { Premier, 323.
 Deuxiesme. 354.
 7. Traicté de la vie heureuse. 359.
 8. Deux livres du repos & contentement de l'esprit. 399.
 Le { Premier, 323.
 Deuxiesme. 435.
 9. Discours de la briefueté de nostre vie. 438.
 10. Consolation à Polybius, sur la mort de son frere. 486.
 11. Consolation à Marcia sur la mort de son fils. 509.
 12. Consolation à sa mere Helbia, lors qu'il estoit en exil. 545.



A V



De plusieurs epigrammes Latins attribuez
par les doctes à Senecque, montans
iusques à cent vers, ou environ,
le Traducteur a trié
ces deux.

DE QUALITATE TEMPORIS.

*Omnia tempus edax depascitur, Omnia carpit,
Omnia sede mouet, nil sinit esse diu.
Flumina deficiunt, profugum mare littora siccant,
Subsidunt montes, & iuga celsa ruunt.
Quid tam parua loquor? moles pulcherrima cœli
Ardebit flammis tota repente suis.
Omnia mors poscit. Lex est, non pœna perire:
Hic aliquo mundus tempore nullus erit.*

EPITAPHIUM SENECÆ.

*Cura, labor, meritum, sumpti pro munere honores.
Ite, alias posthac sollicitate animas.
Me procul à vobis Deus auocat. Illicet actis
Rebus terrenis, hospita terra vale.
Corpus auara tamen sollennibus excipe saxis:
Namque animam cœlo reddimus, ossa tibi.*



SVR LES OEUVRES
DE SENEQVE.

SONNET.

CEST OEuvre est composé de mille belles fleurs,
Dont la semence est prise en la Philosophie.
Ces fleurs ont un effect qui l'esprit vivifie,
Et qui le font resoudre aux plus preignants mal-
heurs.

Lecteur, si ton esprit veut goustes ses douceurs,
Il n'y a passion que ton cœur ne desfie.
C'est le Nepenthe vray, qui l'Ame purifie
Du brouillart obscurci de ses noires humeurs.
Platon s'est abusé de nous faire inconue
La face de Vertu, comme non iamais veüe:
Car en voici le traict. ô portraict immortal,
Celui qui n'est picqué de tes vives peintures,
En voyant tes attraits dans si belles peintures,
Ne t'aimera iamais en ton vrai naturel.

Nic. Richelet, Par.

A SENEQVE.

VN sublime sauoir, qui maint erreur desfie:
Vne vne vertu qui fait au vice effort;
Vne mort qui combat la mort dedans la mort
Sont, SENEQVE, les fruits de ta Philosophie:

S. G. S.

R E S



IN OPERA SENE-

CIÆ GALLICÆ

REDDITA.

HIC centum liber artium
Migrat Romuleo de lare, Gallici,

Late sceptra per imperij,

Auctoris soboles inclyta maximi,

Francis apta laboribus:

O nostris iterum scripta ruentibus

Tempestiva malis graui

Nutantes animos, vulnere, fortia

Firmis reddere sedibus!

Si quem nempe malis aestibus abripit.

Ira precipitem furor

Crudelis, subito frenasurentibus

Flammis hic liber iniicit,

Sedatūque premit molliter impetum.

Si quis ceca volubilis.

Fortuna queritur munera, dum malis

Credit moribus arbitros,

Indulgere deos, seque fluentibus

Votis pergere pessimis:

His praecepta libris indita perlegat,

Et statim sciet omnia,

Quae solcumque videt, nutibus optimis

Flecti numinis optimi,

Arcanāque sua lege potentia

belles fleurs,
philosophie.
iusse,
signants mal-

ceurs,

urifie

meurs.

veue:

rtel,

es,

tures,

el.

helet, Par.

se:

mort

phie:

S. G. S.

Rectum semper ad exitum.
Si te letiferi denique vulneris
Horror nubilus obsidet,
Exhaustamque domum vastat, inambulans
Telo Parca nefario:
Te centum misere cladibus obrutum,
Consolabitur hic liber,
Turbatumque loco sistet in optimo.
Felix Gallia, cui, velut
Astrum purpureis ignibus emicans,
Nautis saxa per aspera,
Stella hac occidua lucida Cordubæ
Affulget, placida docens
Ripa multiplices leniter ambitus,
Queis mens vadis agat.

Nic. Richelet, Paris.

LES





LES OEUVRES
MORALES ET
MESLEES DE
SENECQUE.

Distinguées en deux volumes,

SOMMAIRE DES SEPT LIVRES
DES BIENSFAITS.



Le titre de cest œuvre cy monstre
alléz l'intention de Senecque, qui
descouvre les fautes que commet-
tent ordinairement les hommes,
soit à donner ou à recevoir quel-
ques biens & plaisirs les vns des autres. Et pource
que telles fautes sont en tres grand nombre & bié
envelopees, voire entrelacees tellement, que sou-
uêtes fois pensant fuir vne extremité vitieuse lō tō-
be en vne autre à l'opposite, il marque le tout par le
menu, sans s'affluer à vne methode trop exacte,
ains traictant les choses selon le style & la gravité
des Stoïques: comme aussi la philosophie morale
se cōtente d'enseigner: & encores qu'elle n'en mes-
prise pas la façon ni l'ordre, si s'arreste elle plus à
bien faire valoir ses discours, qu'à s'occuper trop à
les ranger de mot à mot. Combien qu'en la consi-
deration de chacun des sept liures, le lecteur co-
noistra aisement qu'en tant de matiere l'auteur a

SOMMAIRE DES SEPT LIVRES

2
 en aussi l'esprit & les sens tendus à proposer clair
 remet ses cōceptiōs. Il escrit briefuement, & sententi-
 eufemēt sa qualité & profession, & la chose mēme.
 le requeras ainsi adoucissat la hautesse de ses propos
 par sentēces des Poētes, histoires plaisantes, apoph-
 thegmes, similitudes, & autres ornemens propres,
 pour se rendre tant plus agreable. Au reste, enco-
 res qu'en ces liures-ci & es autres suyans il ait
 propose plusieurs paradoxes & discours qui ne s'ac-
 cordent pas à la sincere verité reuelee es sainctes
 Escritures, toutesfois quand auourd'hui l'on vou-
 droit prendre garde aux beaux enseignemens que
 propose ce Philosophe Payen entre les Chrestiens,
 & Chrestien en quelque sorte entre les Payens, la
 vie humaines seroit moins inhumaine qu'elle est,
 spécialement es gouuernemens ciuils & domesti-
 ques. Les cœurs des hommes mortels ne seroyent
 pas tans affectionnez aux passions deshonestes, ne
 se verroyent enfondrez en l'amour des choses cor-
 ruptibles, ne chercheroient ni ne fuiroyent si hon-
 teusement la mort comme ils font, aspireroient
 plus ardemment à la vertu & à la vraye immorta-
 lité. Or si ceux qui n'ont eu pour adresse que la
 sombre & deceuante clairté de nature, & d'une
 philosophie imparfaite, ont neantmoins si bien ré-
 contré en tant d'endroits, témoin cestui-ci entre
 autres: quiconque en ces derniers temps iouit d'un
 meilleur priuilege, ayant pour guide le soleil de la
 seure & infallible verité, a grande occasion de pé-
 ser à soy, pour n'estre point condamné par des tes-
 moins estrangers qui n'ont pas bien sceu appliquer
 à eux mēmes ce qu'ils ont propose aux autres: ou
 s'il y a eu quelque chose de louable en eux, s'a esté

DES BIEN

vne aparēce de vertu
 n'estant donné à ceux
 me à soy mēme de
 cient ceste meilleur
 esclairez d'une lumie
 encores y a-il matier
 par tant de moyens
 reuenir à Senecque,
 de ses œuvres, qu'il
 l'impieté & iniustice
 d'hui, & qui n'ont ri
 me au contraire tou
 des aduertissem
 loin du vice, &
 qui est prop
 ble not
 quelc

DES BIENŒFAICTS.

vne aparēce de vertu politique, & non autre chose
 n'estant donné à ceux qui ont voulu arrester l'hom-
 me à soy mesme de pouuoir apprehender à bon ef-
 ficient ceste meilleure vie descouuerte aux cœurs
 esclairez d'une lumiere du tout supernatuelle. Mais
 encores y a il matiere de louer la bonté diuine qui
 par tant de moyens nous incite à bien faire. Et pour
 reuenir à Senecque, souuenons nous en la lecture
 de ses œuvres, qu'il y a de quoy faire le proces à
 l'impiété & iniustice de plusieurs viuans aujour-
 d'hui, & qui n'ont rien de beau que le nom: com-
 me au contraire tous hommes de bon cœur y ont
 des aduertissemens notables pour les tirer
 loin du vice, & les faire approcher de ce
 qui est propre pour rēdre honora-
 ble nostre vie, & laisser
 quelque bonne odeur
 de nous apres
 la mort.

à ij

SOMMAIRE DV PREMIER LIVRE DES BIENSAITS.

EN ce premier liure Senecque traite trois points principalement. Pour le premier, ayant monstré en general que les hommes ne scauent que c'est de faire & receuoir plaisir, au moyē de quoy suruiuent de grāds desordres entre eux, il descouure particulieremēt quatre sources de ce mal. La premiere, que nous ne donnons point (entendans sous le mot de donner tous les plaisirs qu'un homme peut honestement faire à l'autre) d'un cœur alaigre & franc, ains à regret. La seconde, que nous estimons presque ordinairement auoir perdu ce que nous auons donné. La troisieme, qu'il est merueilleusement difficile d'euitier les extremités vicieuses qui sont prodigalité & trop reserree chicheté. La quatrieme, que nous ne considerons pas comme il appartient, puis que les bestes farouches peuuent estre apprinoisees, à plus forte raison les cœurs humains sont adoucis & gaignez par biensfaits. De là il entre au deuziesme point, & monstre que c'est que bien faire & estre liberal: prouuant par trois raisons, & par autant d'exemples, que la bien-vueillance est l'ame d'une pure liberalité, & estant impossible qu'on puisse faire vraiment bien & plaisir à quelqu'un, sans l'aimer. Pour le troisieme & dernier point il enseigne quels biens il faut donner, & comment: itē de quelle affection il cōuient les recevoir. Aureste, ni en ce liure, ni en tous les suiua's ie n'ay voulu chāger les chapitres, ni l'ordre des liures: ains ay fuiui les exēplaires Latins: le chāgement n'estant necessaire à mon aduis..

LIVRE



LIVRE

A E



uoir. Car
consequēt
en plaigno
nous les au
plusieurs tr
couure par
beaucoup
sons pas ge
nous voul
enquête t
emprunte
fiche. M
par despit
le ne pour
neste de re
est de telle
nous en re
à la verité
ter en ce
ni de tels
sent redeu
C

MIER
ITS.

is points princi-
istré en general
ire & receue
rads desordres
ces de ce mal.
is sous le mot
tement faire à
a seconde, que
ue nous auons
il d'euter les
erree chiche-
l appartient,
s, à plus forte
r biensfaits.
est que bien-
r autant d'e-
iberalite, e-
& plaisir à
ier point
t: ite
re-

VRE



LIVRE PREMIER DES BIENSFAITS.

A EBVTIVS LIBERALIS.

CHAPITRE PREMIER.



N T R E plusieurs & diuerses fautes que Des gran-
commettent les homes, viuans à l'estour- des & di-
die & selon leur raison mal rangee, ceste- uerses fau-
ci, cher ami Liberalis, me semble presques tes que les
la plus dangereuse, que nous ne sauons fai- hommes cō-
re du bien les vns aux autres, ni le rece mettent à
faire, rece-
voir. Car il auient que des biensfaits mal employez, par uoir & re-
consequet mal deus, si l'on ne les reconoit point, nous nous cagnoistre
en plaignons, mais trop tard, attendu qu'en les distribuant plaisir les
nous les auôs perdus. Et ce n'est pas de merueilles, qu'entre uns des au-
plusieurs tresgrands vices qui regnent, l'ingratitude se des- tres.
couure par dessus les autres: car ie voy cela auenir pour
beaucoup de raisons. La premiere est, que nous ne choisif-
sons pas gens qui meritent qu'o leur donne: au lieu que si
nous voulons prester de l'argent, nous faisons soigneuse-
enqueste touchant les meubles & immeubles de celui qui
emprunte. Nous ne semons pas en vn champ sterile & en
fiche. Mais sans aucune discretion nous iettons comme
par despit & à l'auenture les biens, au lieu de les donner.
Ie ne pourrois pas bien dire, si c'est chose plus deshonne-
nesté de refuser vn bienfait, ou le repeter. Car ce prest-là
est de telle sorte, qu'il en faut recouurer autant que l'on
nous en rend de bonne volonté: & se plaindre de cela, c'est
à la verité vne grande vilenie, d'autant que pour s'acquit-
ter en cest endroit il ne faut pas presenter de l'argent
ni de tels autres biens ains vn bon cœur. car celui qui se
sent redevable rend volontiers le plaisir qu'on lui a faict.
Ceux-là voirement sont coupables, qui ne daignent pas
mesme ouvrir la bouche pour confesser qu'on leur a fait

ceux qui font des biens à leurs prochains. plaisir: mais il y a bien aussi de la faute en nous. Plusieurs se montrent ingrats envers nous: nous en sommes cause, & c'est merueilles qu'il n'y en a d'avantage: attendu que par fois nous ne faisons que reprocher & presser qu'on nous rende le bien-fait: par fois nous nous montrons inconstans, & sommes en moins de rien marris de nous estre acquittez de nostre deuoir: par fois c'est à nous plaindre & à cōtroller toutes choses iusques au bout. Ainsi nous osons toute grace au plaisir, non seulement apres l'auoir fait, mais aussi en le faisant. Car qui est celui de nous qui s'est contenté qu'on l'ait prié en vn mot, ou vne seule fois? Qui est celui qui sentant qu'on le vouloit requerrir de quelque chose, n'a froncé le front, tourné visage d'autre costé, allegué ses affaires, par discours bien longs, & en fin fermé la bouche au demâdeur, & par diuers artifices rebute les necessitez qui le pressoyent? Si l'on a esté serré de pres, l'on a demandé terme, ou refusé en crainte, ou promis en baissant les yeux, se faisant bien tirer l'oreille avec responses fascheuses & en grommelât entre ses dents. Or nul ne se sent pas gueres redevable envers celui qui lui a aidé par contrainte. Qui pourroit recognoistre d'affection celui qui n'a fait plaisir qu'en brauant, ou par despit, ou y estant tiré par importune sollicitation? Celui s'abuse qui espere estre bien voulu & reconnu de l'homme qu'il aura fait languir, & remis du iour au lendemain. Le plaisir se doit rendre de mesme affection qu'il a esté fait: pourtant il ne s'y faut pas employer laschement & par maniere d'acquit. Car chacun doit à soy mesme le bien receu d'un qui ne le lui vouloit pas faire. Il ne faut point tarder: attendu que la volonté estant ce que l'on doit grandement estimer en tout deuoir des vns envers les autres: celui qui a long temps differé, a esté longuement sans vouloir. Et à bon droit: car puis qu'ainsi est que naturellement la souuenance des torts receus entre plus profond en la memoire que des biens qu'on nous a faits, lesquels nous oubliions bien tost, & au contraire les autres ne se peuuent effacer du cœur: qu'attend celui qui interesse autrui en l'obligeant par quelque bienfait? C'est lui faire vne suffisante recognoissance, si l'on suppose doucement ce qu'il a fait. Au reste, combien qu'il y ait trop grand nombre de gens ingrats, nous ne devons pourtant estre lasches à bien faire. Car si nous le sommes, c'est (comme i'ay dit) donner accroissement à l'ingratitude.

Pourquoy il ne faut point estre lasche à bien faire.

D E
tude. D'auantage n'empeschent point faiseurs en beau port, & ne se la leur liberalité. maine le permet pas à interest. C'est à penser qu'esté mal employé de l'esperance qui laissent pas de nous roidissons tellement esté batus nous sommes eschappé mettre la voile rer en ceste resche employe pas, n'est il iustifie les ingrats qu'ils le puissent la clarté? Et bien est grand nez? neant nouveaux, & si uoir point esté ne courir pas biensfaits mes pas des meschans, si tous bien, encores me vertueux s'en faut que lasches à l'exemple i'aurois point conoissant le iamaïs plaisir qui ferme ain somme, qui n plus en faute

*Quand tu
Quelques g
Il faut tire
Avant q*

rude. D'avantage considérons que les sacrilèges & profanes n'empeschent point les dieux immortels de leur estre bien-faiteurs en beaucoup de sortes. Ils font ce que leur nature porte, & ne se lassent point d'aider ceux qui disent mal de leur liberalité. Ensuivons les, autant que la foiblesse humaine le permet. Faisons plaisir de grace, & ne le prestons pas à interest. Celui merite d'estre trompé qui en bien faisant a pensé qu'on le lui rendroit. Tu diras, Ce bienfait a esté mal employé. Nos femmes, nos enfans nous frustrient de l'esperance qu'en auions conceüe, & toutesfois nous ne laissons pas de nous marier & d'esleuer des enfans. Nous nous roidissons tellement contre les experiences, qu'apres avoir esté batus nous retournons au combat, & si tost que nous sommes eschappés de quelque naufrage, on nous void remettre la voile au vent. A plus forte raison doit on demeurer en ceste resolution de faire bien, & si quelqu'un ne s'y employe pas, n'ayant rien receu, ou s'il dōne pour recevoir, il iustifie les ingrats, qui ont honte de faire plaisir, encores qu'ils le puissent. Combien y a-il de gens indignes de voir la clarté? Et toutesfois le iour ne laisse pas de venir. Combien est grand le nombre de ceux qui se plaignent d'estre nez? neantmoins nature produit tous les iours des enfans nouveaux, & souffre estre ceux qui aimeroient mieux n'avoir point esté. C'est le fait d'un cœur assis en bon lieu, de ne courir pas apres le profit des biensfaits, ains apres les biensfaits mesmes, & de chercher le bien, mesmes apres les pas des meschans. Quelle louange y auroit-il d'aider à plusieurs, si tous reconnoissoient cela? C'est vertu de faire du bien, encores que lon n'en espere aucun fruit, lequel l'homme vertueux recueille si tost qu'il en a semé la graine. Tant s'en faut que cela nous doive esfaroucher & rendre plus lasches à l'execution d'une si belle chose: que quand mesmes j'aurois perdu toute esperance de trouver homme reconnoissant le bienfait, j'aimerois mieux que l'on ne me fist jamais plaisir quelconque, que de différer à bienfaire. Car qui ferme ainsi les mains, il precede le vice de l'ingrat. En somme, qui ne reconnoit point le bien qu'on lui a fait, n'est plus en faute que celui qui ne donne rien.

*Quand tu veux descocher sur ceux d'une cité
Quelques gracieux traits de liberalité,
Il faut tirer souvent, & grande perte faire,
Avant qu'atteindre au but de quelque bon affaire.*

*Response à
l'objection
commune,
que le bien
fait a esté
mal em-
ployé.*

*Asavoir
qu'il ne faut
faire du
bien sinon
à ceux qui
le reco-
gnissent.*

Il y a deux choses à reprendre es deux premiers vers, prins du Latin du Poete Attius. Car il ne faut pas estre ainsi au commandement de tout vn peuple, & n'y a pas honneur de semer ainsi les choses (moins encor les biensfaits) à poignées: car si vous separez le iugement d'avec les biensfaits, ils cessent d'estre tels, & prennent vn tout autre nom. Le troisieme vers est estrange, qui veut qu'en faisant vn bien cela couure & oste le regret conceu de la perte de plusieurs biensfaits. Considerie ie te prie si cela n'est pas plus proprement dit, & s'il ne conuient pas mieux à la grandeur de celui qui fait bien, que nous l'exhortions à donner, encores que tous ceux qui receuroient doiuent se monstrer ingrats. Car cela n'est pas bien dit qu'il faut perdre plusieurs biensfaits. Il ne s'en perd point, & qui les perd merite cela, pource qu'il les auoit cottez. La distribution des biensfaits ne regarde pas si auant: donne seulement, si tu en reçois quelque reconnoissance, c'est autant de gagné: sinon, il n'y a rien de perdu pourtant. J'ay donné cela pour le donner: nul ne tient registre des biens qu'il a faits, ni ne ressemble l'usurier, qui importune son debteur, & le fait payer à iour nommé. Iamais vn homme de bien ne pense aux plaisirs qu'il a faits, sinon quand celui qui les a recetus l'en aduertit de parole ou de fait: autrement les biensfaits changent de nature, C'est vne vilaine usure de porter quant & soy le bien que l'on a fait à quelqu'un. Quel que soit l'euement des precedens biensfaits, continue à faire plaisir à autrui. Les biensfaits sont encores mieux gisans chez les ingrats, que supprimez en tes mains: attendu que les ingrats pourront quelque iour deuenir tout autres par hôte, ou à l'exemple de quelques vns, ou par telle autre occasion. Ne cesse de donner, fay ta besogne, & t'acquitte du deuoir d'un homme vertueux. Aide cestui-ci de tes moyes, sois fidele à cestui là, fauorise l'un, conseille l'autre, & donne à l'autre des enseignemens qui le puissent rendre meilleur.

*III.
Puis que
par biens-
faits on a-
priuoise les
bestes: à
plus forte
raison faut
il esperer
cela des
hommes.*

MESMES les bestes brutes sentent le bien qu'on leur fait: & n'y a animal si farouche que le bon traitement n'aproue: à doucisse & n'apriuoise. Les lioniers se iouent hardinement autour des dents de leurs lions. Avec de la viande on range les grands Elephans à des seruices vils & ridicules. Mesmes les choses qui n'ont intelligence, ni ne sont capables en sorte que ce soit de peser aux biens qu'on leur fait, sont toutesfoies ie ne scay comēt disposees à en sentir & conoistre quelque chose

chose quand on
re conoit pas le
ingrat au deuxie
lui ramenteura.
gerement l'auoir
il tire reconnoiss
ceux plusieurs pla
De quelque cos
trouue en teste.
& propriété de
permets de disce
pas mal à nost
Graces, qui son
nes vierges, en r
que l'une donne
rend. D'autre
tes de biens, fa
quoy que ie pe
cela? Que veut
C'est pour mē
lui à qui on le
bienfait, s'il y
quand il s'ent
depeintes à fi
uent plaisir co
Elles sont ie
ne doit pas vie
entiers, sinc
par contrainte
robes sont tr
estre veus. P
aux Grecs, d
aura toutesfo
que le poëte
celle du mili
terprete ces
ceci ou à cele
donner des
changé le n
vne femme,
fourniray d'

chose quand on continue à leur bien faire. Si quelqu'un ne re conoit pas le premier bié qu'on lui aura fait, il ne serapas ingrat au deuxiesme. S'il oublie les deux, le troisieme les lui ramenteura. Celui la a perdu le bien-fait qui croid legerement l'auoir perdu: mais celui qui poursuit & recharge, il tire reconoissance d'un cœur dur & oublieux. Qui aura receu plusieurs plaisirs de toy, n'osera leuer le frôt à l'encôtre. De quelque costé qu'il se tourne pour fuir sa memoire, il te trouue en teste. Entourne-le de tes biensfaits: de l'efficace & propriété desquels ie traiteray si premierement tu me permets de discourir sur quelques points qui ne conuiennent pas mal à nostre propos. Pourquoi represente-on trois Graces, qui sont sœurs, se tenans par les mains, riantes, ieunes vierges, en robes de crespé & desceintes? Les vns estiment que l'une donne le bienfait, l'autre le reçoit, la troisieme le rend. D'autres disent que ce sont figures des trois sortes de biens, faits à qui l'a merité, receus, & rendus. Mais quoy que ie pense de ces Graces, que nous sert de sçauoir cela? Que veut dire ceste danse ronde de trois ieunes filles? C'est pour môstrer que le bien passant par la main de celui à qui on le fait, reuiet à celui qui le donne: & n'est plus bienfait, s'il y a interruption: mais c'est vne chose tresbelle quand il s'entretiét & garde ainsi son rang. Les Graces sont depeintes à face riante, à cause que ceux qui font & recoyuent plaisir comme il apartiét, monstrent vn visage ioyeux: Elles sont ieunes, d'autant que la memoire des biensfaits ne doit pas vieillir. Vierges, pource que les biensfaits sont entiers, sinceres, nets & saincts, ne se communiquans par contrainte ou despir. Elles sont desceintes, mais leurs robes sont trāsparentes, à cause que les biensfaits veulent estre veus. Posons le cas que quelqu'un, du tout affectionné aux Grecs, disé que ces descriptions sont necessaires: il n'y aura toutesfois homme qui iuge conuenables les noms que le poëte Hesiode leur a imposez appellât l'aisnee Egle, celle du milieu Euphrosyne, la derniere Thalia. Chacun interprete ces noms-la comme il veut, & tâche les aroprier à ceci ou à cela: au lieu que Hesiode n'a pensé sinon de leur donner des noms à sa fantasie. Voila pourquoy Homere a changé le nom à l'une, qu'il appelle Pasithee; & en fait vne femme, voulant dire que les Graces ne sont pas filles. Ie fourniray d'un autre poëte qui les représentera ceintes & ve-

*Discours
sur le pour-
trait des
trois Gra-
ces.*

*En sa The-
ogonie*

*Au r. l. m.
de l'Ilade.*

Plutarque
au trait
des Con
vredits des
Stoiques,
de Diogene
Laert font
comple
mention
des livres
de Chry-
sippus.

flucs de robes bien doublées: item Mercure debout aupres
d'elles: non point qu'il faille discourir ou haranguer beau-
coup, en faisant plaisir à autrui, mais d'autât qu'il a pleu au
peintre acoustre ainsi son tableau. Le Philosophe Chry-
sippus, qui a toute la sagesse du monde en la teste, & void la
verité iusques au fin fond, qui ne parle que pour effectuer,
Sene dit pas plus qu'il ne faut pour exprimer les cōceptions,
à rempli vn li en liure de toutes telles grottesques, telle-
ment qu'il ne fait presque aucune mention du moyen de
faire recevoir & rendre plaisir: bref il conte des fables,
au lieu de mesler en passant quelque trait fabuleux parmi
ses discours. Car outre ce qu'a escrit Hecaton, Chrysip-
pus dit que les trois Graces sont filles de Iupiter & d'Eury-
nomé: qu'elles sont plus ieunes d'aage que les Heures, en
meilleur point, à cause de quoy elles ont esté données
pour cōpagnes à Venus. Il pense aussi que le nom de la mere
fert de beaucoup à ce propos, & qu'elle a. ce nom d'Eury-
nomé, pource qu'il faut estre riche pour faire plaisir: com-
me si c'estoit la coustume de donner nom aux filles, pre-
mier qu'à la mere, ou que les Poëtes donnent tousiours aux
choses des noms du tout conuenables. Comme celuy qui
a charge de dresser vn roolle de plusieurs personnes nom-
par nom, s'enhardit par fois d'imposer vn nom à quelqu'un,
du vrai nom duquel il ne peut se resouuenir: aussi les Poëtes
ne pensent pas que cela face à propos de dire verité, ains ou
par contrainte, ou seduits par la belle apparence de leurs
inuentions, ils nomment les choses selon que le porte la
cadence & naïueré de leurs vers: à quoy l'on ne prend pas au-
trement garde pour les en desestimer, pourueu qu'ils ayent
dit quelque chose à propos. Le premier Poëte leur donnera
son nom, si sa fantasie le prend: & afin que tu oyes qu'il est
ainsi, Thalia de laquelle il est principalement question, est
nommée en Hesiode, Charis, mais Homere l'appelle Muse.

An i. li n.
de l'Odys-
see.

III.

En condā-
nant Chry-
sippus &
les poëtes,
il destourne
de son intē-
tion, & cō-
ment dois
estre

Or pour euer ce que ie condamne, ie ne m'arrestera-
point à ces discours qui sont tellement hors de la chose,
que mesmes ils n'y conuiennent nullement. Pren seulement
ma cause en main cōtre celuy qui m'obieçtera, que i'ay regé-
té Chrysippus, grand personnage à la verité, mais homme
Grec, qui se plait en subtilitez frivoles & repugnâtes: tellement
que quand il semble vouloir discourir à bon escient, cela
ne fait que chatouiller l'oreille & n'entre point au cœur.

Mais

Mais qu'ell
tiere que r
faits, & des
société hu
nes, de pe
en vne fort
losophiqu
estre ni esc
aux hom
vn louable
ler, mais a
faict: car
cela s'il n
fait appri
fait, & au
cet. Chry
ste estrit à
ste que ne
les de Iup
l'on outre
mandois
ment u
raire & b
ment les
en conte
fir faict,
Or il fau
les oreill
tres. Mai
tenir fid
plaisirs r
la toute
discours
mal ext
& recon
M A
ce disco
lieu, qu
qu'un. L
prestée,
since q

Mais qu'elle suffisance peut-on remarquer en lui sur la matière que nous traitons? Il est question de parler des biens-faits, & desnoier nettement vn des principaux liens de la societé humaine. Il faut reigler la conuersation des personnes, de peur que sous ombre de benignité l'on ne s'esgaye en vne sorte modestie: & donner ordre que le conseil philosophique en voulant attremper la liberalité, qui ne doit estre ni escharce, ni prodigue, ne l'abolisse. Il faut apprendre aux homes à prédre & doner volōriers, & leur proposer pour vn louable exercice & combat, le moyē nō seulement d'esgaler, mais aussi de surmōter ceux à qui ils sont redevables de fait: car celui qui doit redre vn plaisir receu, ne fait iamais cela s'il ne deuance en bonne affection son bienfaicteur. Il faut apprendre aux vns à ne point conter le bien qu'ils ont fait, & aux autres à penser qu'ils doiuent plus qu'ils n'ōt receu. Chrysippus nous pousse de telle façon en cest honnesté estrif à qui fera plus de bien à son prochain, qu'il adioute que nous deuons craindre, puis que les Graces sont filles de Iupiter, que c'est commettre vn grand sacrilege, quād l'on outrage des filles si belles que sont celles-là. Je ne demandois pas cela, ains que tu m'enseignasses comment ie pourray me monstrier de plus en plus volontaire & bien affectionné enuers ceux qui le meritent: comment les cœurs de ceux qui font & reçoient plaisir seront en contention: telle que les bienfaiteurs oublieront le plaisir faict, & les autres s'efforceront de ne l'oublier iamais. Or il faut laisser aux Poètes ces inepties dont ils flattent les oreilles, & attachent des contes à plaisir les vns aux autres. Mais ceux qui veulent guerir les entendemens, entretenir fidelité en ceste vie, & grauer es cœurs le souuenir des plaisirs receus, doyuent parler à bon escient & desployer là toute leur suffisance: si d'auanture tu n'estimes que par discours impertinens & fabuleux l'en puisse empescher vn mal extreme, qui est l'oubliance & abolition des biensfaits & reclus.

Mais comme ie passe par dessus ce qui ne conuient à ce discours, il conuient d'autre part monstrier en premier lieu, quel est nostre deuoir apres auoir receu plaisir de quel qu'un. L'un se dit redevable de certaine somme qu'on lui a prestée, l'autre d'un cōsulat, ou d'une prestrise, ou d'une province qu'on lui a baillee en gouuernement. Ces choses sont

disposé ce-
lui que es-
crit des
choses se-
rieuses.

Quel est
notre de-
voir inco-
ntinent a-
pres auoir
receu plai-
sir de quel-
qu'un.

tesmoignages de beneficence, & non pas la beneficence ou bienveillance mesmes. L'on ne sauroit pas toucher cela des mains: c'est vn thresor qui se porte dedans le cœur. Il y a grande difference entre la volonté de faire plaisir, & la matiere qui demonstre ceste volonté. Et pourtant ce n'est ni l'or, ni l'argent, ni aucune des choses que nous receuons de nos prochains, que l'on appelle beneficence & plaisir: c'est la volonté de celui qui distribue ces choses que l'on donne ce nom. Mais les ignorans ne marquent sinon ce qu'on voit des yeux, qui est mis en la main, & possédé sensiblement: au contraire ils se soucient peu de ce qui est cher & precieux en la chose mesme. Ce que nous tenons que nous voyons à quoy nostre conuoitise s'arache, est caduque & perissable. L'aduersité & la violence le nous peut oster: mais la beneficence dure, encores que la chose par qui elle a esté tesmoignée ne soit plus. Car c'est vn bienfait que nul desordre humain ne scauroit aneantir. J'ay racheté vn mien amy de la main des eicumeurs de mer, il sera tombé en la puissance d'un autre ennemi, qui l'a serré en prison, & a par tel moyen aboly l'usage de nos biensfaits, mais non pas le bienfait mesme. J'ay affranchi certains autres, reicous d'un naufrage ou d'un embrasement. Vne maladie ou quelque autre sinistre accident les a emportez: cependant le bien que ie leur ay fait demeure, encores qu'eux ne soyent plus. Par ainsi toutes les choses, à qui l'on attribue improprement le nom de benefice sont comme les aydes par le moyen desquels la bienveillance se desploye. Ce qui aduient aussi es autres choses, à sçauoir que l'apparence de la chose & la chose mesme sont separees l'une de l'autre. Le general d'une armee donnera à vn soldat vne chaine d'or, vne couronne pour estre monté le premier sur le rempart de l'ennemy, ou pour auoir sauué la vie à vn de ses concitoyens. Qu'est-ce que la couronne, la longue robe bordée de pourpre, les faulceaux de verges, le siege iudicial & le chariot, ont de precieux considerez en eux mesmes? Ce sont enseignes d'honneur, non pas l'honneur mesme. Semblablement ce que l'on void est la matiere du bienfait, mais ce n'est pas le bienfait mesme.

VI.

Il montre
en quoy
consiste la
beneficence.

QV'EST-CE donc que Bienfait? C'est vne action bienveillante qui donne & reçoit alaigrement, encline & reduit de son propre mouuement à cela qu'elle fait. D'où s'ensuit qu'il ne faut pas regarder, ce qui le fait ou donne, mais

DE

de quelle affectio
en ce qu'il est fait
celui qui le fait o
tre ces choses, tu l
à dire le desir res
Mais ce qui est fai
l'esprit & le cœur
stre aux sales & o
les plus estimees.
tes, & deuiennent t
& vont où il les p
Cela donc qui est
mesme plus h
fiste pas es bestes
grasses & parees
volonté des perf
ment religieux
bled & autres m
meschans facen
des dieux, si ne f
ains demeurent

Si les bienfa
lonté de bienfa
que nous rec
faux. Car celui
qui en courag
peu, mais fran
qu'il ne s'est pe
& si singuliere
plaisir en le f
plus receuoir,
cherché & emp
chain, vn tel (d
autre qui feroi
plaisirs qu'un
penser, sont de
ils paroissent g
plus de grace
chose de peri
Au contraire,
mais il a esté e

de quelle affection : pource que le bienfait ne consiste pas en ce qu'il est fait ou donné, ains en la volonté & pensée de celui qui le fait ou donne. Qu'il y ait grande différence entre ces choses, tu le peux recueillir de ce que le bienfait, c'est à dire le desir resolu de bienfaire, ne peut estre que bon. Mais ce qui est fait ou donné n'est bon ni mauvais. C'est l'esprit & le cœur qui agrandit les choses petites, donne lustre aux sales & obscures, rauale & denigie celles qui sont les plus estimees. Les choses que l'on appete sont indifferentes, & deuiennent telles que l'esprit qui en est maistre le veut, & vont où il les pousse, car c'est lui qui leur donne forme. Cela donc qui est conté ou mis en main n'est pas le bienfait mesme: ne plus ne moins que l'honneur des Dieux ne consiste pas es bestes du sacrifice, encores qu'elles soyent bien grasses & parees fort richement, ains en la deuote & droite volonté des personnes. Et de fait les gens de bié sont vrayement religieux, encores qu'ils n'offrent que des espics de bled & autres menus presens: au contraire, quoy que les meschans facent tout regorger de sang autour de l'autel des dieux, si ne sortent-ils pas hors des mains de l'impieté, ains demeurent tousiours semblable à eux-mesmes.

Si les bienfaits estoient enclôs es choses, & non en la volonté de bienfaire, ils seroient grands selon que les choses que nous receuons seroient grandes. Mais cela est faux. Car celui qui nous a donné peu avec gentile affectiô, qui en courage a esgalé les presens des Rois, qui a baillé peu, mais franchement, qui a eu tel esgard à ma pauureté qu'il ne s'est point souuenu de la sienne, qui a eu & volonté & singuliere affection de m'aider, qui a pensé recevoir plaisir en le faisant, qui a donné comme ne le deuant plus recevoir, & l'a receu comme s'il ne l'eust donné, qui a cherché & empoigné l'occasion de faire seruice à son prochain, vn tel (di ie) nous oblige à soy quelquesfois plus qu'un autre qui feroit d'auantage en aparence: d'autant que les plaisirs qu'un homme fait par contrainte, ou cômme sans y penser, sont desagregables, quoy qu'en effect & au dehors ils paroissent grands. Ce qui est donné alaigrement a trop plus de grace qu'un riche present. Vn tel m'a fait plaisir en chose de petite conséquence: mais il ne pouuoit d'auantage. Au contraire, ce qu'un autre m'a donné est de grand prix: mais il a esté en suspens, il a differé de le me presenter, & la

VII.

*Preuve de
ce quia esté
dit au cha.
precedent.*

Confirmation par le fait d'Aeschines
 VIII. monstres, & n'a pas voulu que celui à qui il le faisoit en eust du plaisir. brief il l'a offert à son ambition, non pas à moy. COMME plusieurs eussent fait beaucoup de presents, chacun selon ses facultez. au Philosophe Socrates, l'un de ses escoliers, nommé Aeschines, ieune homme destitué de moyens, lui dit, le n'ay rié en main, digne de toy, pour t'en faire vn presët, & encela ie me sens pauvre: & pourtât ie te dône vne

D. Laër. - tius au 2. li. en la vie de Socrates.
 seule chose que i'ay, Moymesme. Ie te prie de recevoir de bõ oeil ce don tel qu'il est, & pëser qu'il est demeuré aux autres, qui t'ont donné beaucoup, encorés plus que tu n'as

receu d'eux. A quoy Socrates fit responce, Et quoy? est-ce pas vn beau & riche present que tu me fais, si d'aventure tu ne t'estimes de peu de valeur? Mais i'auray soïn de te rendre à toymesmes meilleur que ie ne t'ay receu. Par le moyen de ceste liberalité Aeschines surpassa Alcibiades, aussi riche en courage cõme en biens du monde, & la largesse de tous les opulents ieunes hommes ses compagnons.

Explicatiõ du fait d'Aeschines.
 IX. T v vois cõme l'esprit trouue matiere pour faire largesse, voire mesme estant es destroirs de la pauvreté. Il me sèble qu'Aeschines disoit, O fortune tu n'as rien fait ayant voulu que ie fusse pauvre. Ie ne lairray pas d'aprestier à ce personnage vn present digne de lui: & ne pouuant le fournir du tien, ie luy donneray du mien. Ne pense pas qu'Aeschines

Digression sur les desordres de son temps, qui procedoyent de ce que l'on ne savoit que c'est de faire & recevoir plaisir
 fust vn vaueant, pour s'estre ainsi taxé & mis soy mesme à l'en chere. C'a esté vn sage trait de ieune homme, de s'auißer commët il pourroit donner à soy mesme, Socrates. L'on doit regarder qui donne, & non combien valent les choses. Vn homme fin donne assez libre acces à ceux qui desirët beaucoup, & ayant resõlu de ne leur rien bailler entretient leurs importunitéz avec belles paroles. Mais celui là est plus desestimé, qui d'une voix aspre, avec vn visage chagrin ne fait monstre des biens que par orgueil & despit. Car l'on deteste le riche qu'on adore, & ceux qui peuuent faire ce qu'il fait, ne laissent pas de le hair lors mesme qu'il fait ce qu'eux ont conclu de faire. Aucuns s'estant iouez des femmes d'autrui, non point en cachettes, ains au veu & au sceu de tout le monde, ont presté les leurs à d'autres. Celui-la est vil lourdaut, barbare, chagrin, & insupportable entre les femmes, qui defend à la siene de s'ascoir & demeurer close en sa litiere, mais la fait charier de tous costez, & permet aux al-

D E S
 lans & venäs de la ve
 l'amour, s'il ne cour
 pellent badaut, vil
 tere est vne sorte de
 veufue, il desbauche
 vent espouser. L'on
 choses sont plus au
 mees: le monde ne
 de la pauvreté de l
 de devenir pauvre
 petis, ou leur tiene
 les Prouinces, faire
 la iustice au plus o
 merueilles: attend
 que tu as acheté.

MAIS l'affectio
 par ce süet. Diso
 coulpe à nostre fi
 seurs sont plaints
 mœurs sont aboli
 mode empirent
 desordres subsiste
 ment ils s'esbrat
 me les vagues qu
 arriere des riuage
 plus que d'autres
 dicité seront cor
 ues des penles en
 ment honteusen
 verra les pompe
 les fards & artifi
 laideur de l'ame
 mettra des infor
 blie & les partic
 res ciuiles s'esim
 pent toutes che
 gnerie sera hon
 vices ne demeur
 trepoussent, s'en
 Au reste nous a
 chose, c'est que

lans &

lans & venâs de la venir regarder en face. Si quelqu'un ne fait l'amour, s'il ne courtise la femme d'autrui, les Dames l'appellent badaud, vilain, & nacquet. Consequemment l'adultere est vne sorte de fiançailles cōuenables: si quelqu'un est veufue, il desbauche & enleue premieremēt la femme qu'il veut espouser. L'on espard maintenāt ce que l'on a raiu: les choses sont plus auarement recueillies qu'elles n'ont esté semées: le monde ne se foucie de rien: les honnmes se moquent de la pauvreté de leurs compagnons, & ne craignent sinon de deuenir pauvres: ils ne pardonnent iamais, saccagent les petis, ou leur tiennent le pied sur la gorge. Car quant à piller les Prouinces, faire d'un siege iudicial vne banque, & y vedre la iustice au plus offrant & dernier encherisseur, ce n'est pas merueilles: attendu que selon le droit des geas tu vendes ce que tu as acheté.

Mais l'affection nous emporte trop loyn, y estāns atirez par ce ſuier. Difons donc, pour ne pas attribuer toute la coulpē à nostre ſiecle, que nos ancestres, nous, nos successeurs sont plains, nous plaignōs, se plaindrōt, que les bōnes mœurs sont abolies, que l'iniquité regne, que les affaires du mōde empirēt & tombent en extreme confusion. Or tels desordres subsistent & subsisteront en mesme endroit, seulement ils s'esbranlent: ont vn peu de costé & d'autre, comme les vagues qu'un flus de mer auance, & que le reflux tire arriere des riuages. En vn temps les adulceres se commettōt plus que d'autres fautes, & les brides qui retenoyent la pudicité seront rompues: en vn autre regneront les excessiues despenſes en banquets, & les bonnes cheres qui confument honteusement les riches successions, maintenant l'on verra les pompes, les curieux & superflus paremēs du corps, les fards & artifices de beauté, temoignages notōies de la laideur de l'ame: vne autres fois la licence desbordée commettra des insolences & fera de grands excès: brief, le public & les particuliers auourd'hui s'en font croire les guerres ciuiles s'esmeuent furieusement, qui souillent & corrompent toutes choses bōnes & saintes. Quelque iour l'yurognerie sera honoree, & ce sera vertu de boire à outrance. Les vices ne demeurent pas en vne place, ains se remuent, s'entre poussent, s'entrebattent, & se chassent les vns les autres. Au reste nous aurons à dire de nous toujours vne mesme chose, c'est que nous sommes, auōs esté, & ce que l'adiouste,

X.

Après a-
uoir ampli-
fié son dis-
cours cōtre
les miseres
du iēps, il
rētire en ſon
propos &
monstre que
l'ingratitude
de est vn
vice extre-
me & plus
detestable
que tous
autres.

trauers, ou en a fait ſes
à qui il le faisoit en eust
dition, non pas à moy-
coup de presents, cha-
Socrates, l'un de ſes es-
mme destitué de moy-
le toy, pour t'en faire vn
pour tāt ie te dōne vne
te prie de receuoir de
l'est demeuré aux au-
rés plus que tu n'as
se, Et quoy? est-ce pas
ts, si d'auenture tu ne
y ſoin de te rendre à
eu. Par le moyen de
biades, aussi riche en
a largesse de tous les
ns.

pour faire largesse,
pauvreté. Il me ſēble
ien fait ayant voulu
prester à ce person-
uant le fournir du
se pas qu'Æschines
& mis ſoyne ſme à
homme, de s'auiſer
Socrates. L'on doit
lent les choses. Vn
c qui deſirēt beau-
er entretient leurs
ui là est plus deſe-
nagrin ne fait mō-

Car l'on deteste
ent faire ce qu'il
u'il fait ce qu'eux
des femmes d'au-
tu ſceu de tout le
Celui-la est vn
e entre les fem-
eurer cloſe en ſa
& permet aux al-
lans &

maugré moy) serōs meschās. Il y aura des meurtriers, des ty-
 rās, des larrons, des adulteres, des brigāds, des sacrileges, des
 traistres: mais l'ingrat est encore plus meschāt que to' cen-
 là. Vray est que tous tels vices partent d'un cœur ingrat, sans
 quoy nulle inaigne meschanceté à peine peut prendre ac-
 croissement. Garde toy d'estre ingrat: c'est le crime des cri-
 mes. Supporte-le en un autre, s'il y tombe: comme si c'estoit
 lors quelque legere faute. C'est là le fin bout du tort qu'en
 te peut faire. Mais tu as (dira quelqu'un) perdu le bienfaict.
 Le respon que ce qu'il y a de meilleur en icelui te demeure
 faulx & entier: c'est que tu l'as donné. Tout ainsi donc qu'il
 faut donner ordre de faire plaisir à ceux qui le doivent re-
 conoistre: aussi devons nous faire quelque chose pour eux
 encores que nous en ayons mauuaise opinion, & le feront
 non seulement par opinion que nous auons de leur ingra-
 titude à venir, mais mesme quand nous scaurions qu'ils au-
 royent este tels. Pour exemple, Si ie puis sans mon doma-
 ge deliurer de quelque grand peril les fils de quelqu'un, ie
 n'en feray difficulté: mesme ie maintiendray un homme de
 bien iusques à la perte de mon sang & courray fortune avec
 lui. Si ie puis à force de crier garentir de la main des brigāds
 quelqu'un qui seroit indigne de ce plaisir, ie ne seray pas
 marri de parler en faueur & pour la deliurance d'un tel
 faire, & comment. En premier lieu donnons les choses ne-
 cessaires, secondement les profitables, tiercement les pla-
 santes & qui sont de duree. Or conuient-il commencer par
 les necessaires: car ce qui concerne la vie touche le cœur
 d'autre sorte que ne fait ce qui lui donne lustre & adresse.
 Peut estre que quelqu'un prendra ces choses en autre sens
 de quoy il se pourroit bien passer: cependant il en faut de-
 uiser. Ie ne cherche point à m'enrichir, ie suis content du
 mien, diras-tu: cependant tu ne te contentes pas de rendre
 ce que tu as receu, mais tu le iettes comme par despit. Entre
 les choses necessaires, celles dont il est impossible nous pas-
 ser, tiennent le premier rang: au second ie mets celles sans
 quoy nous ne deuōs pas estre: au troiesime, celles que nous
 ne voulons pas quitter. Celles du premier rang, sont, estre
 deliuré de la main de ses ennemis, n'estre asservi à la chole-
 re d'un tyrā, estre exempt de proscription & d'autres dāgers
 incertains & diuers qui assiegent la vie humaine. Tant plus

XI.
*Quels biens
 il faut fai-
 re, & com-
 ment.*

*Distinction
 des choses
 necessai-
 res.*

sera grand & c
 ses, plus nous
 mentoit volon
 quels on est de
 la deliurance,
 ne devons pas
 selon nostre p
 me insupportab
 rons. Il y a en
 pouuons viure
 que d'en estre
 la bonne confi
 ses qui nous se
 alliance, ou pa
 les enfans, les
 nostre esprit
 ré du corps qu
 choses viles, c
 comme l'arge
 ains en quelq
 item l'honne
 monter plus
 dre utile soynt
 qui nous rend
 pos quelles si
 nes ayent ou
 & lieu se rend
 point telles.
 ce que doit r
 sance: afin qu
 celui qui le p
 des presens n
 à un vieillard
 chasse, ou de
 des pans de t
 faire presens
 reprochent
 & imperfect
 camens à un
 & outrage, q
 en la person

sera grand & difficile ce que nous desmeslerons de ces choses, plus nous rendra-il aimez & bien voulus. Car on se ramontoit volontiers combien ont esté grands les perils desquels on est deliuré, & la frayeur, qui a precedé le plaisir de la deliurance, rend ce plaisir beaucoup plus agreable. Nous ne deuons pas differer pourtant de redre la main à l'affligé, selon nostre pouuoir, sans le tenir en suspens, & rendre comme insupportable par long delai le bien que nous lui procurons. Il y a en second lieu des choses, sans lesquelles nous pouuons viure voirement, mais il vaudroit mieux mourir que d'en estre privé, comme de la liberté, de l'honneur, de la bonne conscience. Apres cela nous considerons les choses qui nous sont cheres, à cause du parentage, de quelque alliance, ou par acoustumance & viage: comme les femmes, les enfans, les demeurâces & autres commoditez, esquelles nostre esprit s'envelope si fort, qu'il aime autât estre separé du corps que despoillé de ces biens là. S'ensuiuent les choses vtils, qui sont de diuerses sortes & en grand nombre: comme l'argent amassé de longue main, nō pas à monceaux, ains en quelque mesure & portion conuenable à nostre vie: item l'honneur & les auancemens de ceux qui pretendent monter plus ha. Car il n'y a chose plus vtile que de se redre vtile soy mesme. Il y a puis apres les choses superflues, qui nous rendent delicats. Donnons ordre d'en vser si à propos quelles soyent agreables, nō vulgaires, que peu de personnes ayent ou puissent auoir durant nostre vie, ou qui en tēps & lieu se rendent precieuses, si de leur nature elles ne sont point telles. Considerons ce qui peut donner plus de plaisir, ce que doit rencontrer plus souuent celui qui l'a en sa puissance: afin que nous l'ayons autant de fois avec nous que celui qui le possedera. Sur tout prenons garde de n'enuoyer des presens malpropres & superflus, comme à vne femme ou à vn vieillard des filez, espieux & autre equipage pour la chasse, ou des liures à vn paylan, ou à vn homme de lettre des pans de toile & des rets. Au contraire, auisons, en voulāt faire presens qui soyent agreables, de n'enuoyer choses qui reprochent à ceux qui les doiuent recevoir, leurs maladies & imperfections: comme du vin à vn yurongne, des medicamens à vn homme maladif. Le present deuient maudission & outrage, quand par icelui l'on veut flestrir quelque defaut en la personne qui les reçoit.

XII. Si nous auons moyen & volonté de donner, cherchons principalement les choses durables, tellement que le present doye sent que nous faisons ne soit caduque ni perissable, s'il est possible. Car il se trouue peu d'hommes recognoissans, & qui pensent à ce qu'on leur a donne, quand ils ne le voyent point. Les ingrats se souuiennent du present qu'on leur a fait, lors qu'il se presente à leurs yeux, qui les contraignent de s'en souuenir, & leur ramentoit coup sur coup le donneur. Voila pourquoy il faut chercher des presens de duree, car nous ne deuons iamais ramentenir le bienfait à ceux qui l'ont receu. Que la chose mesme esueille la memoire qui s'esuanouit. Je donneray plus volontiers des medailles d'argent & des statues, que des pieces de monnoye, des habillemens, ou autres choses qui sont incontinent employées ou usées. Peu de gens se souuiennent des biens receus: plusieurs n'y pensent, sinon tandis que ces biens durent. Doncques faire se peut, ie ne veux point que mon present se consume, ains qu'il demeure en estre, qu'il adhere & viue avec mon ami. Il n'y a homme si despourueu de sens, qu'il le faille auertir de n'enuoyer pas des gladiateurs ni vne meute de chiens, apres que le ieu de l'escrime ou de la chasse est passé, ni des habillemens d'esté à la mi-Decebre, ni des robes d'hiver au plus chaud de l'esté. Si le sens commun en donnant prend garde au temps, au lieu, aux personnes, pour ce qu'en peu d'heures certaines choses sont agreables, puis desagreables: combien est de meilleure grace si nous donnons ce que quelqu'un n'a pas, que ce dont il abonde? ce qu'il a longuement cherché sans le trouuer, que ce qu'il doit rencontrer à chascun pas? Les presens doyuent estre plustost rares & exquis, que de grand coust: il faut que celui qui les reçoit les estime, encores qu'il soit riche. Comme les pommes communes, & dont au bout de quelques iours l'on ne doit tenir conte, donnent plaisir à voir & sentir, & sont de requeste, si elles meurissent & viennent tard: aussi les presens, que nul autre auant nous n'a faits, ou que nous n'auons donnez à aucun autre, sont respectez & bien receus.

Digression
sur l'abas- ALEXANDRE de Macedone, apres auoir subiugué l'Orient
sade des Co- s'esleuoit par dessus les nuees. Sur ce les Corinthiens lui res-
rinthiens à moignerent par ambassade la ioye qu'ils auoyent de sa
Alexandre grandeur, & lui donerent droit de bourgeoisie en leur ville:
de Macedo- de quoy Alexandre s'estant prins à rire, l'un des ambassa-
ne, condam- deurs

D E S
 deus lui dit, Nous
 aucun, sinon à roy &
 accepta ioyeusement
 ayant fait de grande
 ambassadeurs, dit, n
 royent, ains à soy mes-
 cepter. Ce personnage
 tesfois il ne conoissoit
 de Hercules & de Bac-
 qu'eux, regarda au ce-
 thiens lui proposoyent
 ciel que sa sole amb-
 bassadeurs là l'esgalo-
 ne estoit, qui pour-
 té, estoit-il semblable
 subiugué pour soy, ain-
 pour desirer d'en estre
 il chose qui peust val-
 gens de bien, celui de
 Mais Alexandre a esté
 son enfance, la ruine
 tenoit pour souverain
 oublié que non seule-
 les plus lasches, soit red-

R E T O U R N O + S
 ne prend plaisir à re-
 muer rencontré. Nu-
 uernier, ni ne se vant-
 l'on peut dire lors, C-
 Il en a autant fait à
 quelque boufon &
 vn homme d'honne-
 rendre vne chose ag-
 qui trouue bon qu'on
 cun peut faire? Mais
 comme si ie limitois
 de tant & si auant q-
 vague point, On p-
 receura, encores que
 rimera pourtât qu'on
 dre que chacun ait c-

deus lui dit, Nous n'avons jamais fait cest honneur à aucun, sinon à toy & à Hercules. Incontinent Alexandre accepta ioyeusement l'honneur qui lui estoit présenté, & ayant fait de grandes offres, & traité gracieusement les ambassadeurs, dit, non pas aux Corinthiens qui l'honroyent, ains à soy mesme, qu'il leur faisoit honneur de les accepter. Ce personnage amoureux de gloire, de laquelle toutesfois il ne conoissoit la nature ni la façon, suyvnt les pas de Hercules & de Bacchus, & voulât mesme passer plus auant qu'eux, regarda au compagnon d'honneur que les Corinthiens lui proposoyent, comme s'il eust desia tenu en main le ciel que sa fole ambition embrassoit, d'autant que ces ambassadeurs là l'egaloyent à Hercules. Mais en quoy ce ieune estourdi, qui pour vertu n'auoit qu'une heureuse temerité, estoit-il semblable à Hercules, personnage qui n'a rien subiugué pour soy, ains a voyagé par tout le monde, nō point pour desirer d'en estre Seigneur, mais pour l'afranchir? y a-t-il chose qui peult vaincre l'ennemi des meschans, le garad des gens de bien, celui qui portoit la paix sur mer & sur terre? Mais Alexandre a esté vn brigand & saccageur de peuples des son enfance, la ruine de ses amis comme de ses ennemis, qui tenoit pour souverain bien n'estre la frayeur du monde: ayant oublié que non seulement les bestes plus farouches, mais aussi les plus lâches, sōt redoutées à cause du venin qu'elles portent.

RETOURNOUS maintenant à nostre propos. Personne ne prend plaisir à recevoir vne chose que l'on dōne au premier rencontré. Nul ne se dit hōste d'un cabaretier ou taver-
 nier, ni ne se vante d'avoir esté semond à vn banquet: car l'on peut dire lors, Quel bien m'a fait cestui-ci ou cestui-là? Il en a autant fait à tel qu'il ne conoissoit pas, ou mesme à quelque boufon & meschant garnement. M'a-il prins pour vn homme d'honneur? Il a fait selonc sa fantasie. Si tu veux rendre vne chose agreable, fay qu'elle soit rare. Qui est-ce qui trouue bon qu'on die de lui qu'il a fait chose que chacun peut faire? Mais ie desire que personne ne prene ceci, comme si ie limitois & restraignois la liberté. Qu'elle s'este de tant & si avant que l'on voudra, pourueu qu'elle n'extravague point. On peut tellement donner, que chacun qui receura, encore que ce soit en cōpagnie de plusieurs, n'estimerà pourtāt qu'o l'ait mis au rang du cōmun. Donnons ordredre que chacun ait quelque marque familiere qui lui face

*nant ceste
qui accep-
tent le pre-
sent plus
pour l'a-
mour d'eux
mesmes,
que de ce-
lui qui le
leur offre.
Plutarque
en la vie
d'Alexan-
dre & d'
Apoph-
thegmes.*

XIII.
Reprenant
son propos,
il monstra
que les biens
faits ne doy-
vent point
estre val-
gaires &
communs.

dire qu'il a esté cheri & préféré aux autres. Qu'il dise, j'en
receu le mesme qu'un tel, mais de ma bonne volonté. Il
eu autant que moy, mais il a long temps travaillé pour l'a
voir, & ie l'ay mérité en peu d'heure. Divers hommes re
ceuront présents de mesme sorte & valeur: mais ils ne leu
de visage du donneur. Cestui-là: receu ayant demandé; moy
ayant esté sollicité & prié de prendre. Il a prins ce qu'il
peut rendre aisément: il est vieil, sans enfans, & partant pro
met plus grand' recompense. Mais celui qui m'a donné
mesme chose qu'à celui-là, n'a fait un plus riche présent
pource qu'il a donné sans espoir d'en tirer autant ou plus
de moi. Comme une courtisane se communique telle
ment à plusieurs, qu'à chacun elle montre quelque signe
d'amitié: celui aussi qui desire rendre ses bienfaits aimables
auise aux moyens d'obliger plusieurs à foy, en telle sorte
toutefois que chacun d'eux ait quelque chose en quoy
s'estime honoré par dessus ses compagnons. Quant
à moy ie n'empesche point de donner beaucoup. Plus
les bienfaits s'eront remarquables & en nombre, plus acquer
ront-ils de louange au bienfaiteur. Mais ie requiers de la
discretion en cela: car ce qui est donné par rencontre &
la volée ne peut plaire à personne. Si doncques quelqu'un
s'estime, qu'en traitant de ces choses nous reserrions par tro
la beneficence, & ne lui laissions assez d'espace pour s'esgayer.
nous le prions de prendre en bonne part nos auertissemens.
Car y a-il vertu à qui nous faisons plus d'honneur, qu'à cel
cy, & à qui nous attirions d'avantage les cœurs? à qui conui
mieux ce propos qu'à nous mesme qui donnons ferme pie
à la société des hommes?

XV. AINSI donc, puis qu'il n'y a nulle affection louable
en nostre cœur, quoy qu'elle parte d'une droite volonté, si la
vertu ne luy donne quelque contrepoids, ie ne veux point
qu'on garfouille la liberalité. Il est bon de recevoir plaisir
qu'on face voir à mains renuersees, lors que la raison le fait eschoir
& recevoir personnes dignes, non point par rencôte, ni par passion des
plaisir, reglée: mais par affection dont l'on puisse se vanter & dire
avec inge- C'estuy-je qui l'ai fait. Appelles-tu bienfaits ce dont tu as
ment & honte de nommer l'auteur? Combien au contraire sont
discretion, agreables, & combien penetrent avant au cœur pour n'en
sortir iamais, ceux esquels on s'esgaye plus à se iouvenir
du bien

du bienfaiteur que
pus Passienus souloit
gement de quelques
& qu'il y en avoit d'a
que les auis ou consei
il) l'auis d'Auguste, &
ie pense qu'il ne faut
l'auis nous est inutile
sens de Claudius? No
main de fortune, laq
devenir mauvaise en
ces choses ainsi mesle
ner sans iugement, q
fait: car sans cela un r
sans droite affection
que de l'argent serent
choses qu'il conuien



S ENEC
ce deux
qu'il faut
lement q
me nous desirons que
ment il requiert que
sans marchander: moi
en quelles miseres &
font bien & plaisir so
des plaisirs & biensf
sorte l'on peut refuser
quelqu'un, & descou
mettent en cest endr
comme on se doit gou
Surquoy il fait menti
re du mal, dispute, s
chant, comme l'on de

du bienfaiteur que du bien que l'on a receu. Crispus Passienus souloit dire, qu'il aimoit mieux l'avis & iugement de quelques vns, que leur argent ou autres presens & qu'il y en auoit d'autres de qui il estimoit plus les dons que les avis ou conseils. Pour exemple, j'aime mieux (disoit-il) l'avis d'Auguste, & les presens de Claudius. De ma part, ie pense qu'il ne faut desirer receuoir present d'aucun de qui l'avis nous est inutile. Quoy donc? falloit-il mespriser les presens de Claudius? Non pas: mais les receuoir comme de la main de fortune, laquelle tu preuois pouuoir se changer & deuenir mauuaise en moins de rien. Separons-nous pourtāt ces choses ainsi meslees? Ce n'est pas faire bien, que de donner sans iugement, qui est la chose la plus requise en vn bienfait: car sans cela vn monceau d'argent donné sans raison & sans droite affection ne merite non plus le nom de bienfait que de l'argent serué en vn coffie. Or il y a beaucoup de choses qu'il conuient receuoir, & ne les deuoir pas.

LE SECOND LIVRE

DES BIENSFAITS.

SOMMAIRE.

SENEQUE deduit trois points principalement en ce deuxiesme liure. Au premier il traite de l'ordre qu'il faut obseruer en faisant du bien, & veut generalement que nous nous comportions enuers autrui comme nous desirons que l'on se comporte en nostre endroit: spécialement il requiert que nous donnions volontiers, promptement, & sans marchander: monstrant bien au long, & par diuerses histoires, en quelles miseres & indignitez se plongent ceux qui recoyuent ou font bien & plaisir sous autres conditions. Il discourt tout d'un train des plaisirs & biensfaits ouuertement & couuertement, en quelle sorte l'on peut refuser de faire plaisir ou d'accepter les presens de quelqu'un, & descouure par beaux exemples les fautes qui se commettent en cest endroit. De là il entre au second point, aprenant comme on se doit gouverner en receuant bien & plaisir d'autrui. Surquoy il fait mention de ceux qui font du bien en pretendant faire du mal, dispute, s'il faut receuoir dons de celui qu'on estime meschant, comme l'on doit se conduire en tels affaires, sur tout en temps